

Lenteur. J'imagine que je me rappelle Laurent Guenat en Islande. Il est très protégé. Sous des couches de tissus, emmitoufflé dans une combinaison en microfibre. Il s'installe, dans la luminosité dense et diffuse d'un ciel – un dessus – laiteux et accueillant, comme s'il était une de ses toiles, un support existentiel, une banquette non tant d'un analyste que d'un techno-chaman – comme seuls les artistes conceptuels savent en prendre et en jouer le rôle. Un guerrier.

Il se tient au bord de l'image, sur le seuil. Y entre-t-il ou s'apprête-t-il à en sortir?

Goutte à goutte, les gris se figent sur les gris de ce travail qu'il fait, plus qu'en plein air, dans la plénitude de la lumière, dans cet état d'épuisement du temps autant que de l'espace. Dans cet infini de l'égarément que le gris communique en ses innombrables nuances. Il n'y a pas la rencontre, le dialogue, le contraste entre les noirs et les blancs de la photographie, mais l'hypothèse d'un au-delà de tout, d'une possible télégraphie, une écriture de la fin. Exprimant l'immense énergie de l'épuisement. Ici, Roger Caillois dirait: «*J'ai atteint la réalité ultime, qui n'est pas le néant, mais la grisaille que je suis devenu.*»

Oublier les gris, pour sortir de la gloire de l'égarément. De la vie vécue dans une autre nature. Dans l'altérité de la nature. Déposer les gris sur le support de la toile, pour se souvenir, pour retourner à sa propre nature. Subvenir. Sous les gris, les mousses de la lutte cyclique du retour.

Le paysage, ici, qui nous remplit la vue, se compose d'une innombrable quantité de nuances possibles de gris. Les décrire! Le gris nous informe de deux uniques directions: du plus clair au plus foncé, et vice versa. L'aller est l'exact envers du retour. L'unicité du chemin nous impose d'en attester toutes les subdivisions qui concourent à en visualiser les variations.

Il n'est donc pas d'aller sinon dans l'infiniment petit. Et puis, plutôt qu'avec un rythme apaisé, tout cela survient avec une insoutenable lenteur de compréhension.

Dans cet état, où s'expose la quasi totalité des gris visibles simultanément, on ne sait pas où est l'horizon. Où est l'horizon du corps?

Chaleur. J'imagine que je me rappelle Laurent Guenat sur le Mont Athos.

De quel signe se marquer sur ce bout de chemin d'approche, vers la nature de la méditation dans la nature?

De ces galeries, balcons à pic sur des poutrelles de bois du monastère communautaire, la mer est une conque qui recueille le ciel, elle est miroir photographique de ce mont sacré où s'enracine une pratique ascétique qui peut-être est la nôtre.

Les couleurs, comme les odeurs, de la nature et des édifices naturels de cette ramification de terres retranchées sur les eaux, bien qu'elles aient été claires et d'une netteté byzantine, tournent au crépuscule qui les mélange aux rumeurs tardives d'un marché de la spiritualité.

Des hommes, des hommes et encore des hommes. La multitude des gestes rend floues l'image et la vision. Atroce.

Que cueillir dans les urgences humorales de toute cette agitation au seuil de la journée et de la saison sèche?

Soif. J'imagine que je me rappelle Laurent Guenat qui devient tout petit, plongé dans un contraste exaspéré, porté à l'excès par l'étendue verticale séparant les hautes montagnes et les vallées profondes qui dessinent les aspérités du sol le long des pentes méridionales de l'Himalaya, notre cœur. Le Bhoutan. Le fracas impétueux des eaux qui déboulent des contreforts inaccessibles en direction de la plaine du Gange marque, l'accidentant avec une violence définitive, cette vaste pente envahie d'une végétation qui s'obstine à vouloir la retenir.

Dans le village-forteresse-monastère, les ors, et donc les peut-être et les pourquoi, scandent non seulement les rituels des artisans, qui produisent des tissus de coton, des feuilles d'écorce et des objets de fer, d'argent ou de cuivre, mais aussi l'essentialité du présent que l'on saisit dans la rencontre des innombrables instants qui alimentent le sentiment apaisant de détachement de cette soif de vivre où la morale bouddhiste voit la source de toute douleur.

Laurent se tient dans une flaque d'eau à température du corps, dans la forêt et à des milliers de mètres d'altitude, en deçà de la muraille naturelle avec le Tibet.

Plongé dans cette autre géographie du sentiment, il ne pense plus. (Verrons-nous le large éventail du delta du Gange?)

Dans son atelier, il s'affaire avec des pots d'oxydes et de sels. Il incorpore ces composés métalliques définis que sont les couleurs. Les ocres jaunes, rouges ou brunes; les malachites

et les azurites de cuivre; les carbonates blancs. Elles dévalent sur la toile, qui stratifie et enregistre tous les gestes instaurant les bases de la rencontre dialoguante avec cet autre moi qui, à mesure que la main dépose et enlève, apparaît. ■

Traduit de l'italien
par Christian Viredaz

Fabrizio Scaravaggi, né en 1955, vit à Lugano. Il a publié deux livres: *Pure sviste*, Casagrande, Bellinzona 1989 (Prix Schiller 1990) et *F.S. – G. Locci*, Il Salice, Locarno 1996, ainsi que des récits parus en Suisse italienne dans des anthologies, des revues et des catalogues d'art.